

2011 — DERNIÈRE SÉANCE

→ LAURENT ACHARD

Dernière Séance est un film inclassable, un film d'horreur sans épouvante, un thriller sans suspens, un gore sans cruauté, un grand-guignol sans humour, un film qui ne se soucie guère des codes du genre et dont le récit est privé de ses enjeux policiers.

Certains films s'ouvrent comme des blessures. Et certains cinéastes plantent la caméra comme on enfonce un couteau dans une plaie, avant de le remuer avec une précision chirurgicale, moins pour le plaisir de la souffrance que pour donner à la lésion une forme nouvelle, redessinée, creusée par le scalpel du regard pour faire de la blessure une image appropriée, dans tous les sens du terme. DERNIÈRE SÉANCE est de ces œuvres. Le film, revenant sur une série d'obsessions qui ont déjà marqué la filmographie du cinéaste, évoque, sous de nouveaux atours, l'angoisse sourde de l'abandon, les traumatismes de la punition infantile, l'affliction que l'on s'autoadministre par peur du monde extérieur ou le repli, morbide, sur le monde des fantasmes. Il faut y ajouter, pour que le catalogue soit complet, la sacralisation de l'image maternelle, la sublimation de ce corps érotique interdit et, inéluctablement, le morcellement fétichiste. Pareille litanie ne pouvait que mener le cinéaste sur les traces du PSYCHOSE¹⁹⁶⁰ d'Alfred Hitchcock. Mais l'amour très fervent qu'Achard a développé pour le cinéma d'auteur l'empêche d'embrasser les codes du film d'horreur américain et c'est vers l'autre grand territoire du slasher que son regard se porte : l'Italie et les *gialli* baroques de Mario Bava et Dario Argento, toutefois relus à l'aune d'une cinéphilie française, filmant les gestes précis de ses personnages à la manière de Robert Bresson et faisant vibrer leur morne solitude au rythme du cinéma de Jean Renoir. Puisque le slasher est un genre qui raconte toujours la même histoire, Achard se borne à mettre en scène ses motifs avec la seule chose qui lui importe et qui s'avère être le plus efficace des véhicules de l'émotion esthétique : le style.



Cette recherche stylistique, élaborant soigneusement des plans minéraux et hiératiques soudain brisés par de pures fulgurances audiovisuelles, ne pouvait se faire qu'à partir d'un lieu : une salle de cinéma. La salle de projection devient ici, de manière bouleversante, la cage de résonance non pas des crimes et de la violence, mais bien de la toile sentimentale déchirée qui sous-tend les gestes déments du personnage principal. Sylvain, interprété avec une parfaite sobriété par Pascal Cervo, se voue à un cinéma de quartier dont il est à la fois le concierge, le caissier et, bien

sûr, le projectionniste. Sous la caverne du cinéma, le jeune homme a installé sa tanière puisqu'il vit dans les sinistres caves de l'établissement. Derrière l'affiche de PLAYTIME¹⁹⁶⁷ (Jacques Tati), accrochée non sans ironie à une porte cachée, se situe une macabre salle des trophées, qui est aussi un temple dédié à sa mère, actrice ratée, où Sylvain conserve les oreilles (et les boucles d'oreille) de ses victimes : des femmes, de tous âges et de tous milieux, qu'il attaque à l'arme blanche à la nuit tombée, après sa dernière projection. Mais deux événements concomitants viennent briser la mécanique du tueur en série : d'une part, une jeune comédienne, qui a perdu sa boucle d'oreille pendant une projection, s'éprend de lui ; d'autre part, le petit cinéma de quartier doit fermer définitivement ses portes. Coincé entre le déni du réel et le bouillonnement sentimental, Sylvain, éternel enfant maudit prisonnier de ses obsessions et de ses traumatismes, ne peut que trouver la mort au bout du chemin, la sienne cette fois, qu'il vit au bord de l'écran de projection, le visage ensanglanté face aux images chatoyantes du FRENCH CANCAN¹⁹⁵⁵ de Renoir, perdant son regard dans les frous-frous ornant les jambes des filles, espérant trouver le réconfort de la fin de sa vie dans l'origine du monde. Ce dernier champ-contrechamp, par le jeu des reflets lumineux, semble alors fusionner les images, comme une plaie qui aurait pu enfin se cicatriser si le terrible et redouté mot « Fin » du film de Renoir n'était pas apparu... ♦ DICK TOMASOVIC